

CULTURE ET SAVOIRS

Théâtre. C'est un pic, un cap, une réussite

GÉRALD ROSSI

LUNDI, 4 DÉCEMBRE, 2017

Lazare Herson-Macarel propose un Cyrano de Bergerac particulièrement humain.

Du nerf, des cris, du rire, des larmes, du sentiment, des bagarres et des galopades. Lazare Herson-Macarel a voulu « une grande fête de théâtre populaire ». Un fameux challenge, quand on sait que Cyrano de Bergerac, écrit par Edmond Rostand en 1897, est depuis une des pièces les plus jouées en France. Malgré la démesure de ses cinq actes et ses cinquante personnages.

Cyrano, l'adaptation ici proposée, avec sa douzaine de comédiens, respecte les 1 600 vers dont la moitié réservée au seul rôle-titre, lequel ne quitte guère la scène pendant deux heures et demie. Manifestement un bon format pour Eddie Chignara, qui manie avec autant de finesse que de truculence la parole du chef des cadets de Gascogne. À ses côtés, les acteurs de la Compagnie de la jeunesse aimable : Harrison Arevalo, Julien Campani, Philippe Canales, Céline Chéenne, Joseph Fourez, David Guez, Morgane Nairaud, Gaëlle Voukissa partagent la même fièvre. Tout comme Salomé Gasselin à la viole de gambe et Pierre-Louis Jozan à la batterie.

Pour Lazare Herson-Macarel il ne saurait être question d'un Cyrano couleur de « conte pittoresque, folklorique brillant et national », mais « en revanche nous pouvons rendre palpables, pour le spectateur d'aujourd'hui, son héroïsme et la mélancolie de Rostand, voire l'inverse ». Un parti pris qui pimente l'aventure, que ce soit au départ chez les comédiens qui bondissent sur les planches de l'hôtel de Bourgogne, où en 1640 se jouaient drames et comédies, et où la réplique du nez (« un pic, un cap, une péninsule... ») lance véritablement l'action, ou plus tard au camp de bataille et enfin dans le jardin du couvent.

« Le théâtre n'est pas un artifice, c'est le dernier refuge de la réalité », souligne encore Herson-Macarel. Fort de cette conviction, il confie aux protagonistes une humanité qui fait plaisir à suivre. Le siège d'Arras, contre les Espagnols n'est pas qu'une sordide boucherie, mais il est traversé par la bravoure d'un Cyrano qui n'abandonne jamais, par la pensée et l'écrit, sa belle cousine Roxane, brûlant d'amour pour elle depuis toujours, mais sans le lui avouer, s'estimant de tout temps défiguré. Et ce n'est qu'à la toute fin, quand une blessure fatale fait chanceler le Gascon, qu'elle perce le secret de ce cousin vaillant comme cent, et poète unique. De la scène à la « réalité », les mêmes sentiments s'entrecroisent, trop souvent brutalement déchirés.